



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Toutes les capitales ont une promenade de prédilection, et partout le lieu de cette promenade est le centre de la mode, du goût, des excentricités, de tout ce qui constitue la *fashion* d'un pays. — A Londres, les parks; à Rome, le Pincio; à Florence, les caccini; à Madrid, le Prado; à Paris, un peu partout. — C'est l'arène où se rencontrent et luttent les rivalités du grand monde, où le mystère et l'éclat ont également leurs prosélytes, où l'observateur, à quelque instant qu'il pénètre, trouve une moisson toujours florissante et toujours nouvelle.

Aussi, est-ce aux Champs-Élysées que nous prenons aujourd'hui nos observations

de modes. Vers huit heures du soir, les chais s se garnissent, les voitures d-filent, les cavaliers galopent, tout le monde respire avec délices la fraîcheur tant désirée pendant une longue journée de soleil. Les habitués commencent alors leur revue..... Voici le landau de M^{me} de B...; elle l'a fait garnir d'une housse orange dont les reflets sont si favorables au teint mat des belles brunes. Son chapeau de crêpe blanc est bien simple, car il n'a pour ornements que de petites ruches en blonde. Sa robe est en barège violet à hauts volants satinés, et son grand châle en dentelle noire est certainement de chez Violard¹. — Cette jeune convalescente, étendue dans une calèche doublée en gris de lin avec galons ponceau, cest M^{lle} de L.... Peignoir de mousseline.

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

line doublé en taffetas paille et garni en tablier avec des flots de valenciennes; capote en taffetas blanc, avec un bouquet de roses thé. Mantelet brodé et orné comme sa robe. Par précaution du retour à la ville, sur ses petits pieds, chaussés de souliers en taffetas écossais de Caux¹, on a jeté le manteau *Isabelle*, qu'Alexandrine² a créé tout exprès pour les soirs d'été. Cette amazone intrépide, qui salue avec tant d'urbanité par un mouvement de cravache, est lady W... Elle personnifie la grâce incontestable des Anglaises comme écuyères. En faisant jouer sa cravache, nous avons reconnu une des pommes sculptées de chez Verdier³. Son chapeau, à petits bords, a une plume tournant autour; son corsage demi-juste et gracieux tout à la fois, aux manches retournées au parement à Louis XIII, fait reconnaître la coupe élégante et distinguée de Robin⁴.

Dans cette voiture aux panneaux armoriés, nous admirons les filles du baron de L... Les deux aînées, si parfaitement jolies, ont des robes écossaises bleu ciel et blanc, à petits carreaux, décolletées, et manches courtes, avec des cannezoûts de tarlatane à manches très-larges et flottantes; des gants demi-longs en peau de Suède. Leurs capotes sont en tulle rose bouillonné, avec du muguet sous la passe.

Dans les voitures fermées, on ne voit bien distinctement que les chapeaux; j'en citerai un en crêpe lilas recouvert en tulle, avec un bouquet de petites plumes; un autre en paille de riz, entouré d'une guirlande de verdure formant touffe de chaque côté; une paille d'Italie, avec barbe de dentelle noire tombant sous la passe. — Un autre en tulle vert bouillonné, avec une branche de clématite. — La capote *fleur des champs* en tarlatane; capote fraîche et transparente, ornée d'un bouquet de bluets ou de pâquerettes, ou d'une branche d'avoine, mais point de mélange dans les fleurs; c'est ce qu'on peut voir de plus délicieusement joli pour les jeunes personnes.

En admirant la coupe des amazones due à Robin, nous avons remarqué combien les corsets de Josselin⁵ y sont fa-

vorables; comme ils donnent de la grâce et de la souplesse à la taille, et combien, en général, l'harmonie du bien et du beau est d'un effet immanquable quand toutes les parties d'un costume ont été confiées à des mains habiles.

Quant aux femmes assises aux Champs-Elysées, il y a dans leur toilette une nuance plus simple que dans celle des femmes en voiture, mais qui ne manque pas de recherche. Les pardessus sont variés de coupes, de couleurs, d'ornements; par exemple, un mantelet en soie claire garni de dentelle blanche est bien porté en équipage, ou au bois, si on s'y promène un quart d'heure à pied; aux Champs-Elysées, il doit être orné de dentelle noire. Les capotes et les pailles ont également une certaine différence qu'un œil exercé constate. Au reste, les étrangères qui s'adressent aux grandes maisons de Paris, telles que celles dont nous citons les modes, sont toujours bien sûres d'être dans la mesure de ce qui a le plus de distinction.

— Les chapeaux de M^{me} Dasse¹ ont toute la grâce et la fraîcheur de la saison. Nous citerons ses riches pailles d'Italie, sans autre ornement que des têtes de plumes posées de chaque côté. L'un, à plumes bleues, avait sous la passe des bouillonnés de tulle paille; l'autre, à plumes vertes, avec une demi-guirlande de tulle et de feuillage pour encadrer le visage. Des pailles d'Italie, cousues l'une à l'autre par un liséré imperceptible de velours violet. Sur paille de fantaisie, des rubans de deux couleurs; une paille de riz était ornée en tulle rose seulement en dessous et en dessus de la forme; c'était le plus délicieux chapeau de jeune femme qu'on pût imaginer. Des capotes de crêpe avec ruches en taffetas; chapeaux de crêpe habillés, ornés de plumes à deux nuances, ou de fleurs. Les fleurs des champs sont très-recherchées; aussi M^{me} Dasse en pose-t-elle sur les grosses pailles. Il est même de bon goût à la campagne qu'une paille commune soit relevée par un bouquet de prix.

Pour les deuils que cette malheureuse époque a rendus, hélas! trop fréquents, M^{me} Dasse a fait des chapeaux de dentelle

¹ Boulevard des Italiens, 11. — ² Rue d'Antin, 14. — ³ Rue Richelieu, 102. — ⁴ Rue Saint-Marc, 21. — ⁵ Rue de la Paix, 13.

¹ Rue Richelieu, 38.

et crêpe, avec fleurs mêlées de jais. Des pailles noires, coupées par des entre-deux de dentelle et des pailles grises, garnies de rubans noirs crêpés et de plumes. Nous avons vu aussi des chapeaux en crêpe violet, entièrement recouverts de dentelle noire avec des têtes de plumes de ces deux nuances.

— Les nuances foncées sont de préférence appliquées aux mantelets du matin. Les riches passementeries de Sorré-Delisle¹ y sont employées. Ses effilés nouveaux ont la tête formée par un galon dont le travail tranche admirablement sur la soie unie. On en met plusieurs rangs. D'autres, plus étroits, se placent au bord des volants et leur donnent une grande légèreté.

Nous avons remarqué aussi chez Sorré-Delisle des garnitures de robes d'un genre tout nouveau, et des boutons tout artistiques pour les robes de cheval et les amazones de ville. Ses galons façonnés pour redingotes du matin sont toujours ce qu'il y a de plus recherché.

— On porte pour le chez soi des peignoirs en toute espèce d'étoffe légère ; il y a aussi les blouses attachées derrière et la taille serrée par une large ceinture de ruban ; elles ont sur le peignoir proprement dit, l'avantage de pouvoir orner la jupe de volants, soit en barège, soit en mousseline de soie, ou organdie imprimé, et d'admettre les manches courtes. L'on en fait en blanc, jaconas ou mousseline, avec des entredeux. Si elles sont montantes, on met seulement une ruche de petite valenciennes autour du col ; décolletées, une chemisette de M^{me} Payan². Nous mentionnerons ses manches blanches qui ont tant de grâce et de nouveauté ; ses petits levers composés d'une jupe et d'un pardessus, en très-fine percale, avec broderies anglaises à plat. Ce genre sort tout à fait de celui analogue, qui était devenu trop vulgaire pour les femmes distinguées.

— On apporte une grande coquetterie dans les pantouffles, et l'on a raison ; au-si les bas reprennent-ils faveur selon leur beauté. Ils doivent être non-seulement d'une finesse extrême, mais brodés avec grand soin. Les bas de soie, par leur lustre et leur fraîcheur de porter, ont la prééminence. Ajoutez-y une pantoufle de taffetas noir, à

large bouffette rose ou orange, ou bien en tissu à jour de l'Inde, doublé de ponceau, ou, pour le jardin, en coufil à étoiles de soie, et votre petit pied sera plus que jamais un objet de rêves et d'admiration.

— Les lits en fer de Dupont³ font merveille à la campagne, comme ses sièges en fer et ses sofas pliants, si faciles à transporter au jardin. Le fer, devenu si malléable par son industrie, est partout où l'on recherche ce qui est commode et de durée.

Dans les maisonnettes comme dans les châteaux à la campagne, il y a un grand mouvement pour l'organisation mobilière ; les literies de Foye-Davenne⁴, ses tapis d'été, ses prévoyances de chaque saison y apportent leur concours. Les maîtresses de maison sont dans toutes les préoccupations de l'hospitalité ; le goût des fleurs est si général, qu'elles font placer des jardinières partout. Aux fenêtres exposées au midi, on ajoute des stores aux persiennes. Ils sont en taffetas uni ; ceux à sujets sont réservés aux salles à manger, salles de billard et salles de bains. Les nattes indiennes remplacent les tapis de laine, qu'on ne garde que pour descente de lit. — Les cheminées ne sont plus fermées par des paravents ; l'air qu'elles envoient est précieusement conservé, mais il se parfume en passant par un buisson de fleurs qui remplit et masque tout le chambranle.

Au nombre des choses utiles à la campagne, nous citerons les lampes à éclairage minéral⁵, dont la propriété et la simplicité de système remplacent si avantageusement les lampes à l'huile, dont le moindre dérangement y devient un embarras.

L'ASCENSION AU CANIGOU.

Au moment où la saison des bains vient de commencer, nous croyons rendre service à nos lecteurs en leur recommandant le livre à la fois pittoresque et instructif que vient de publier, chez Amyot, rue de la Paix, 6, M. Jubinal, sous le titre de : *Lettres sur les Pyrénées*. Ce volume, sous une forme vive et animée, est un véritable guide du voyageur aux eaux thermales des Pyrénées. Du reste, le fragment que nous empruntons au Voleur, dont M.

¹ Place de la Bourse, 31. — ² Rue Vivienne, 15.

³ Rue Neuve Saint-Augustin, 1, 3 et 5. — ⁴ Rue Neuve des Petits-Champs, 63. — ⁵ Rue de la Jussienne, 8.

Jubinal est un des collaborateurs, le fera mieux valoir encore que nos paroles.

Je n'oublierai jamais cette nuit-là. Il n'y avait pas un nuage au ciel, pas un souffle de vent dans les airs. Les étoiles s'ouvraient et se fermaient au firmament comme des yeux charmants qui s'éveillent. Tout semblait nous promettre une délicieuse journée pour le lendemain. Nous partîmes à minuit sonnant.

Cette fois, il ne s'agissait de rien moins que d'escalader le Canigou pendant l'obscurité, et de nous trouver à son sommet au lever du jour, afin de contempler la France, la mer et l'Espagne, rayonnantes sous le soleil.

Mon guide, nommé Garçao, montagnard intelligent et fort, naturaliste intrépide et chasseur déterminé, me recommanda de me munir, outre ma chaussure habituelle, d'une paire d'espadilles en cordes qu'il fourra dans une de ses poches : il me mit entre les mains un long bâton ferré ; prit une lanterne, un pain rond dans lequel il enferma, après en avoir creusé la mie, un énorme morceau de bœuf ; emballa dans son havre-sac quelques bouteilles de maçon ; jeta sur son épaule la carabine qui ne le quitte jamais, et, se mettant en route le premier, me montra gaiement le chemin.

Tant que les Pyrénées ne seront pas aussi fréquentées que les Alpes, il ne sera point facile d'escalader leurs principaux pics. En Savoie et dans l'Oberland, où il y a des hôtels au pied des glaciers, — où l'on peut voir, de son lit, le soleil se lever sur le Wissenstein, et les avalanches tomber de la Jungfrau, tandis qu'on vous offre un excellent potage, la chose est devenue si aisée qu'elle en est vulgaire. On a aplani les chemins, écarté les roches, placé des garde-fous devant les précipices ; enfin, on a civilisé la montagne.

Il n'en est pas de même chez nous. On part au petit bonheur, sans autres provisions que celles qu'on emporte, et l'on n'a d'autre gîte que la terre, d'autre abri que les rochers ou quelque cabane de pasteur.

Aussi, lorsque cinq ou six voyageurs se risquent à essayer, dans une année, l'ascension du Canigou, les guides du Vernet re-

gardent-ils cette saison comme exceptionnelle. En Suisse, on la tiendrait pour malheureuse, s'il n'y avait pas deux fois autant d'escaladeurs par semaine.

Nous primes, — Garçao devant, moi derrière, — au milieu des souhaits de bon voyage que nous adressaient les domestiques de l'hôtel, non pas le chemin que j'avais pris la veille pour aller à l'abbaye, et qui mène aussi au Canigou, mais celui de Saint-Vincent. Nous passâmes devant la *Porteille*, sorte de grange, en ce moment-là pleine de troupeaux, et nous nous engageâmes, pour gagner la *Font de la Perdeou*, dans un sentier des plus difficiles. Garçao tira sa lanterne, et, me recommandant de marcher avec prudence, essaya de guider mes pas en me montrant les endroits périlleux.

Je ne demandais pas mieux que de suivre ses avis ; mais cela n'était pas aisé. La lumière de la lanterne miroitait devant mes yeux, et, tout en m'éclairant, troublait ma marche par ses scintillements et ses disparitions momentanées. Le sentier que nous suivions d'ailleurs longeait tellement le précipice, que l'appréhension seule du moindre faux pas eût suffi pour faire trembler un touriste moins accoutumé que moi aux dangers. Heureusement, j'étais tout à fait aguerri ; et, si je n'avançais pas avec facilité, du moins je suivais Garçao sans crainte.

Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes à ce qu'on appelle dans le pays la *Roche coutinière*, énorme bloc de granit qui semble borner le chemin et rendre impossible la fin du voyage. Nous le tournâmes cependant en nous aidant des pieds et des mains, tantôt suspendus à ses flancs abruptes, tantôt rampants dans des cavités semblables à des prisons, et nous reprîmes une route moins accidentée.

L'aspect des sites que nous traversions devint même gracieux. La végétation, écartée jusque-là par les rochers et reléguée dans les interstices du granit, me parut, malgré l'obscurité, devenir plus épaisse, plus forte et se rapprocher de nous davantage. C'est que nous arrivions aux bords d'un ruisseau torrentiel, que mon guide nomma le *canal de la Malaterra*. « C'est ici, monsieur, me dit-il, qu'on vient s'embus-



10 Juin 1849.

Barreau

2440.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux en paille d'Italie de M^{me} Dufay. Robes et Mantelet de M^{me} Tiquin, rue des Capucines, 5. Mouchoir de Chapron, r. de la paix. Umbrelle de Verdier, r. Richelieu, 103.

Mess. S & J Fuller, 34, Rue de la Paix, P. L.



quer pour tirer les isards à l'affût, lorsqu'ils viennent boire le matin. — Oui, monsieur, me répondit-il; mais, un jour, il m'arriva quelque chose de plus extraordinaire. Au moment où j'allais viser un jeune isard, j'aperçus, en levant les yeux, comme une espèce de boule qui tombait rapidement vers moi du haut du ciel. Je restai immobile, ne sachant trop ce que c'était, mais serrant à tout hasard la gachette de mon fusil. Lorsque l'objet dont je parle me parut assez près de moi, je lui envoyai une charge de chevrotines. La chose poussa un grand cri, et continua de tomber. — Était-ce, repris-je, un habitant de la lune? — Non, monsieur, c'était un aigle qui, ayant aperçu mon isard, s'était promis sans doute d'en faire un excellent déjeuner. Une minute de plus, il l'aurait enlevé entre ses griffes et l'aurait transporté dans son aire. — Vous croyez, Garçao? — Oui, monsieur; j'en ai vu quelquefois qui enlevaient des moutons, et il n'y a pas deux ans qu'une paysanne perdit ainsi son enfant encore au maillot. On ne le retrouva que trois jours après, mutilé et à moitié dévoré.

Tout en causant de la sorte, nous avions dépassé le canal, dont les ondes, frémissant entre les rochers, me rappelaient, par le bruit de leurs petites cascades, le tictac que font, dans les glaciers du mont Blanc, les courants d'eau, qu'on appelle, à cause de cela, des *moulins*. Une demi-heure après, nous arrivâmes au *cirque de Bonnaigue*.

Imaginez un plateau circulaire, où se trouvent parsemées quelques granges pleines de troupeaux. A notre arrivée, les chiens hurlèrent, les bergers se réveillèrent et sortirent à notre rencontre. Il y en avait un qui, depuis plus de deux ans, n'était pas descendu à Vernet. Il vivait là comme dans une île, s'occupant de la garde de ses bestiaux, les poussant vers les crêtes, ou les en faisant descendre suivant la saison, et soupçonnant à peine une autre vie que celle qu'il menait dans cette solitude, dont la monotonie n'était interrompue, de temps à autre, que grâce à la présence de quelques chasseur, ou au passage de quelque voyageur comme moi.

Au bout d'une heure nous passâmes devant la grange de Casteil, devant la *baraque* dite de l'*Allemand*, et la crête du mont, qui

nous avait été jusque-là cachée par des rochers, se découvrit à nous dans toute sa hauteur. Au milieu du crépuscule, le faite du Canigou semblait toucher aux nues. Nous nous étions crus jusque-là bien plus rapprochés du but. En voyant s'ouvrir devant nous une vaste carrière et la plus ardue, je fus presque sur le point de me décourager. Nous avions fait le trajet tout d'une traite; j'étais rompu. Je demandai à Garçao un quart d'heure de repos, un verre de vin et une croûte de pain, promettant de me remettre en route après cela avec courage.

Garçao s'arrêta, ouvrit son havre-sac, me tendit ce que je lui demandais, et moi, tout en mangeant, je me mis à examiner la scène qui se déroulait devant nous.

Plus bas que l'endroit où nous étions, il s'était formé quelques nuages pareils à un épais brouillard, qui semblait nous empêcher tout net; mais devant nous s'étendait à perte de vue, sans un nuage ni une tache, la cime du mont, formant mille accidents d'ombres très-bizarres. Ses hautes dentelures paraissaient, à droite et à gauche, comme autant de créneaux; des rochers qui nous menaçaient, quoique nous fussions fort loin, par l'effrayante inclinaison de l'escarpement qu'ils dominaient, communiquaient encore à cet ensemble quelque chose de plus terrible. Du reste, à partir de ce point, nul arbre, nulle végétation, rien que la pierre, la neige, le ciel et le bruit du vent fouettant, de son souffle inégal, les bornes de ce désert.

Au bout d'un quart d'heure j'étais de nouveau sur pied, et j'appuyais mon bâton ferré sur le premier gradin de ce haut amphithéâtre, d'où j'allais bientôt contempler des contrées encore inconnues à mes yeux; mais, pour y parvenir, que de peines! Durant la première demi-heure, les choses marchèrent assez bien. Nous n'allions pas vite; mais, en regardant derrière nous, je m'apercevais aisément, au point du départ, que nous avançons. Malgré la fraîcheur de la nuit, je suais à grosses gouttes. Je me traînais sur les mains et sur les pieds, m'aidant comme je pouvais de mon bâton, qui ne mordait pas sur ce rocher à pic, et craignant toujours, à la moindre chute, d'être précipité comme une bombe jusqu'à la base de l'arête que nous côtoyions.

De temps à autre, Gargao me tendait la main, ou bien me criait : « Courage, monsieur, courage ! il faut arriver au sommet en même temps que le soleil. » Alors je faisais un suprême effort et j'avancais rapidement, puis j'étais obligé de m'arrêter. Tout me semblait tourner autour de moi, et je me sentais menacé du mal de mer.

Enfin, grâce aux exhortations de mon guide, au moment où le premier jet du soleil colorait le ciel d'un reflet d'opale, j'atteignais la tête chenue du vieux pic. Je fus quelques minutes comme ébloui par ce vide immense qui se faisait devant moi ; mais, quand mes yeux s'y furent un peu accoutumés, à la faveur des mille reflets du prisme que le soleil, du sein des ténèbres, lançait déjà dans l'espace, il me fut donné de nouveau d'apercevoir un de ces magnifiques spectacles qu'on n'oublie plus.

Sous nos pieds, à l'extrémité d'une vaste plaine de plusieurs lieues, semée de villages, de rivières, de lacs, d'étangs, brillait la Méditerranée, qu'on embrassait parfaitement depuis Cette jusqu'au golfe de Rosas. Sur cette mer qui forme une multitude de courbes gracieuses, et qui abaisse devant sa toute-puissance les montagnes des Albers, je distinguais au loin quelques navires semblables à au'ant de points noirs. Vers ma droite, j'apercevais, en Espagne, au delà des montagnes du Lampourdan, et s'élevant comme un dôme lumineux, au milieu des plaines de la Catalogne, le mont Serrat, cette Thébaïde où vint s'inspirer, entre la solitude et Dieu, Ignace de Loyola ; à ma gauche, j'avisais les Cévennes, le Languedoc, et, aux extrémités de l'horizon, le dernier grand chaînon des Alpes ; le mont Ventou, se dressant comme un géant isolé au milieu de l'ancien comtat Venaissin. Derrière moi se développaient, en amphithéâtre, la Cerdagne, le Capshire, les montagnes de Mont-Louis, couvertes de neige ; et, plus près, je plongeais d'un côté sur le Vernet, dont j'apercevais très-bien l'établissement thermal ; de l'autre, sur le revers du Canigou, affreux abîme sans fond, sur le fier Bassibès, qui se divise en trois pointes, et sur la montagne des *Sept Hommes*, qu'on croyait jadis égale en hauteur au Canigou lui-même.

Plus près de moi, entre les quatre dents

ou *pitons* du Canigou, un petit lac dormait tranquille sans qu'aucun vent ridât sa surface. Ses parois étaient formées par un vaste gouffre qui est, dit-on, le cratère éteint d'un volcan, et au fond duquel je m'amusai à faire rouler quelques pierres. A ce bruit, qui retentit tout à coup comme un tonnerre dans ces profondeurs, de petits oiseaux d'un rouge écarlate, appartenant à la famille des grimpts de rochers, s'envolèrent en poussant un petit cri plaintif, et j'aperçus quelque chose de grisâtre qui sauta lestement d'une cime à l'autre. C'était une troupe de huit isards, jusque-là abrités contre nous par un rocher, mais que la crainte chassait de leur retraite. Gargao arma immédiatement son fusil ; mais, avant qu'il eût fini cette opération, toute la troupe était déjà loin et bondissait sur les neiges.

Après une heure de repos et de contemplation, Gargao me fit, bien malgré moi, songer à la retraite, et il me proposa de descendre par ce qu'on appelle dans le pays la *Cheminée*. La Cheminée est une espèce de *puits* ou *tuyau* que la nature a taillé dans le roc, depuis la cime du Canigou jusqu'à une certaine distance, et qui donne accès sur le revers de la montagne opposé à celui par lequel nous étions venus. J'y consentis volontiers, quoique Gargao m'avertit que ce chemin présentait plus de fatigues et de périls ; mais il m'offrait une gorge nouvelle à parcourir, une contrée inconnue à visiter, c'était assez pour que je ne résistasse pas.

Aussitôt nous nous apprêtâmes à la descente. Gargao me chaussa mes espadilles, dont je n'avais point encore fait usage, et nous partîmes. Quand j'approchai du gouffre par lequel devait s'opérer notre retraite, et que je vis que ce singulier chemin consistait en un rocher complètement vertical, où se trouvaient pratiquées çà et là quelques entailles fortuites, auxquelles il fallait s'accrocher durant plusieurs centaines de pieds, j'hésitai un moment ; mais voyant mon guide le dos tourné à la vallée, le visage au roc, s'apprêter à descendre à reculons, je ne voulus point qu'il pût dire que j'avais eu peur, et je suivis bravement son exemple. Néanmoins, je m'arrêtai un moment pour le contempler. Il me semble que je le vois encore, le bâton aux dents, le havresac sur l'épaule, la carabine en

bandoulière, suspendu, comme le tombeau du Prophète, entre le ciel et la terre, saisissant d'une main habile toutes les anfractuosités, et s'éloignant rapidement dans cette téméraire descente.

« Eh bien ! monsieur, me cria-t-il, est-ce que vous avez peur ? — Moi ! repris-je, je vais vous prouver que non. » Et, mettant le pied sur la plus haute assise de la roche, je commençai à descendre. Je n'avais pas fait quatre pas, qu'en posant la main sur une pierre que je croyais solide, je la vis se détacher de la muraille verticale et tomber perpendiculairement sur mon compagnon. Je poussai un cri, je fermai les yeux et devins tout pâle. Je croyais Garçao blessé ou mort, lorsque j'entendis sa voix. Il avait eu le temps de se jeter de côté, et avait seulement, comme il me l'avoua plus tard, senti le vent de ce boulet qui passait à quelques pouces de sa face.

Je le rejoignis sans dire un mot, tant j'étais ému, et nous gagnâmes la première bande des neiges. Nous gagnâmes ensuite la cabane de *Cadi*, sorte de hutte où l'on fait cuire du charbon ; nous nous arrêtâmes pour boire une eau délicieuse à la fontaine que les pasteurs ont baptisée du nom d'*Arago*, et bientôt nous entendîmes dans le lointain le tintement de la clochette des troupeaux.

Nous approchions de la région habitable, et la végétation commençait à reparaitre autour de nous. Quelques plantes des pins rabougries et chétives annonçaient ce changement de zone et de climat.

Peu de temps après, nous nous trouvions au milieu de nombreux troupeaux paissant, pour ainsi dire, à l'aventure, sous la garde de Dieu. Par intervalles seulement, un pâtre aux longs cheveux, au bonnet catalan, à la veste brune, au pantalon large et ample, serré à la taille, nous saluait, en passant, de la main ; quelquefois une jeune fille au frais visage, au capulet rose, entr'ouvrait furtivement la porte d'une grange pour nous regarder, et, par modestie, la refermait subitement. — A deux ou trois reprises, de jeunes garçons, par un mouvement d'hospitalité qui me toucha, vinrent m'offrir du lait et de petites fleurs bleues qui abondent dans les mousses et les rochers. Voilà tous les accidents hu-

ains qui se présentèrent à moi à travers ces plateaux et ces vallons ; mais les sensations que causent, à la vue de ces mêmes lieux, les grands spectacles naturels qu'ils renferment, sont nombreuses et saisissantes. Figurez-vous des torrents comme celui de l'*Allipoudère*, par exemple, qu'il vous faut franchir sur un tronc d'arbre vermoulu ; — des cascades, comme celles de *Marialos*, qui étincellent au soleil ainsi qu'une poussière d'or ; — des grottes dont l'entrée s'ouvre dans les hauteurs, comme la caverne de quelque puissante fée, ou comme le palais du génie inconnu qui gouverne ces montagnes. En outre, à mesure que vous descendez, ce n'est plus qu'arbustes, que forêts, que plantes aux mille couleurs. Autour de vous, vous n'apercevez que le genévrier aux fleurs bleues l'*uva-ursi* aux graines rouges, la mousse aux reflets d'un si beau vert. Jetez par-dessus tout cela un ciel pur, véritablement oriental ou andaloux ; — un soleil dont les rayons, brisés à chaque instant par les pics, vous offrent des effets bizarres d'ombre et de lumière. — Ecoutez les bruits indistincts qui sortent du flanc des montagnes, du sein des forêts, de l'humble hy-sope comme du chêne superbe, et dites-moi s'il n'y a rien de plus enchanteur et qui vous fasse autant tressaillir d'aise qu'une promenade dans ces vallons.

Six heures après notre départ du Canigou, nous apercevions la tour du Gois, qu'on prétend avoir été bâtie par les Maures ; nous retransitions Casteil, et nous étions cordialement reçus à Vernet par les baigneurs et par les aimables directeurs de l'établissement thermal. Notre ascension avait duré quinze heures.

ACHILLE JUBINAL.

LA ROSIÈRE DE NANTERRE.

Deux villages en France ont le privilège d'avoir la belle et touchante solennité du couronnement d'une rosière : Salency et Nanterre.

C'est un de ces derniers dimanches qu'a eu lieu le couronnement de la rosière de Nanterre.

Voici les conditions qu'il faut remplir pour être *candidate* à la célèbre couronne : il faut être pauvre, ne pas avoir plus de vingt-trois ans, être d'une réputation irréprochable sous tous les rapports, accomplir ses devoirs religieux ; il faut enfin, par sa vie laborieuse, avoir rendu des services à sa famille pauvre comme la *candidate*.

Trente ou trente-six jeunes filles, tous les ans, aspirent à la couronne. Les dix-sept magistrats du conseil municipal font une enquête. Après cette enquête, les trois plus dignes jeunes personnes sont soumises à un scrutin, et c'est celle qui obtient le plus grand nombre de suffrages qui est la *rosière*.

Cette solennelle élection a eu lieu le 3 mai, cette année, et M^{lle} Clémentine Péroux, âgée de dix-neuf ans, a été proclamée *rosière* de Nanterre pour 1849, par quatorze suffrages sur dix-sept votants.

Elle est en quelque sorte, malgré son âge, la mère de sa nombreuse famille. Son père, ancien conducteur de coucous, a dix enfants. Il est malade et sans ouvrage depuis longtemps. Allez dans tous les quartiers de Nanterre, et vous entendrez vanter les vertus de la jeune Clémentine.

A trois heures, M^{me} Thomas, femme d'un riche propriétaire, maître carrier, M. le maire de Nanterre, les *rosières* des années précédentes, un essaim de jeunes filles de Nanterre, toutes en blanc, les sapeurs-pompiers et la garde nationale du lieu, sont allés sur le pavé de la route de Paris à Saint-Germain, où demeure la famille de la *rosière*.

La jeune fille, gracieuse et fraîche, tout de blanc habillée, a donné la main au maire et à la dame patronesse, et on s'est rendu, tambours et musique en tête, à la mairie entendre la lecture du procès-verbal, recevoir la couronne et la dot, et en donner bonne et valable quittance à l'autorité.

De la mairie, on s'est dirigé vers l'église.

Une estrade très-élevée était disposée du côté de la chaire, sous un riche dais, pour recevoir la rose et sa patronesse.

La couronne de roses blanches a été bénite par M. le curé, puis placée sur la tête de la jeune fille.

La dot de la *rosière* de Nanterre est de 300 fr. La *rosière* reçoit en outre des cadeaux des personnes notables, et le montant des recettes faites à l'entrée de l'église, car chaque personne qui veut entrer paye 50 centimes.

Le soir, la *rosière* a dîné chez la dame patronesse avec les autorités et ses jeunes camarades.

La fête de Nanterre a été superbe. La foule était immense.

A ce Numéro est jointe la planche 2440

FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honoré, 372 Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CREME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

EAU du D^r BREMSER, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir, nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires, réserve les palmes et ravivant les couleurs passées; arle une les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

La maison FOYE-DAVENNE, rue N^e des Petits-Champs, 63, se charge de la conservation des tapis, portières, tapisseries, de toute étoffe d'ameublement, qui nécessitent pendant l'été un local et un entretien qui les préservent de toutes usures et accidents.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1. — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.